

SERGE DE BONO

CROSSROADS

Dans l'ombre de Jimi Hendrix

ROMAN

Serge de Bono publie régulièrement des nouvelles et chroniques sur le site *Short Édition*, à l'adresse short-edition.com/fr/auteur/serge-debono

Vous pouvez également le retrouver sur Facebook www.facebook.com/serge.debono.1

Suivi de Le « Club des 27 », chronique

ÉDITIONS AO
ANDRÉ ODEMARD

À Cassandra et mon père

Pour Matteo, Namou, Jimi et Robby

Illustrations de couverture : José Correa

© 2018 Éditions AO-André Odemard

www.ao-editions.com

ISBN 978-2-913897-74-8

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« And if I don't meet you no more in this world,
then I'll meet you in the next one. »*

JIMI HENDRIX

CHAPITRE PREMIER

Mon père est mort le 18 septembre de l'année 2000. Il s'appelait James Henry Gun, surnommé « Machine Gun », et a été enterré dans cette bonne ville de Seattle où il avait vu le jour.

L'assistance était composée essentiellement de musiciens, de quelques copains d'enfance et de voisins. Tous m'étaient étrangers, excepté le batteur Joey Dixon, qui était venu spécialement de New York. Il devait bien y avoir une cinquantaine de personnes présentes à la cérémonie et j'étais pourtant sa seule famille. J'avais la désagréable impression de ne pas être à ma place. Tous ces gens que je ne connaissais pas semblaient si proches de lui ! Une dame blonde pleurait à chaudes larmes, un vieux badaud au premier rang avait l'air complètement anéanti. La plupart des personnes présentes semblaient très affectées par sa disparition. Moi, je me tenais à l'écart, au fond de la salle,

comme l'aurait fait une vague connaissance. Il faut dire que je n'avais plus revu mon père depuis neuf ans. Plus exactement, depuis le 16 août 1991, date de mon départ de New York pour Vancouver au Canada. J'étais parti suivre des études de journalisme, pour finalement devenir romancier, au grand dam de mon père qui voulait faire de moi un musicien. Ce jour-là, nous avons eu notre énième dispute sans nous douter que ce serait la dernière. Tandis que je regardais son cercueil descendre en terre, je me remémorais nos fréquents désaccords. La musique, bien sûr. C'était toujours la musique qui nous séparait et c'était pourtant notre seul point commun. Mon père était un excellent guitariste de blues rock et m'avait transmis sa passion dès mon plus jeune âge. J'étais devenu guitariste à mon tour, mais pas comme il souhaitait. Il voulait que je devienne musicien professionnel, comme lui. Il disait que j'étais doué et qu'ayant commencé mon apprentissage très jeune, j'atteindrais des sommets. Il me répétait sans cesse : « Johnny ! Si tu travailles chaque jour, tu deviendras meilleur que tous ces *sprinters*, Van Halen, Satriani et les autres. Si tu laisses ton âme s'exprimer à travers l'instrument, alors tu peux même devenir aussi fort que Jimi ! »

Jimi Hendrix... Il n'en était peut-être pas conscient, mais il me mettait une pression énorme. Au point qu'un beau jour j'ai vendu ma guitare et fait une croix sur la musique.

L'enterrement se conclut par l'interprétation *a cappella* de « Little Wing » et « Angel » par une jeune fille. Ces deux morceaux d'Hendrix faisaient partie des préférés de mon père, et je me souvenais avoir passé des semaines à travailler l'intro de « Little Wing » sous sa direction – enfin, quand il était présent à la maison, ce qui n'était pas souvent le cas.

La cérémonie achevée, je saluai un à un les membres de l'assistance d'un air gêné. J'avais la désagréable impression de devoir les reconforter, tant leur peine semblait plus grande que la mienne. À ce moment-là, je n'avais qu'une seule envie : rentrer chez moi retrouver Angie et les garçons.

Je m'apprêtais à regagner ma voiture quand un homme me fit signe de le rejoindre. Il était petit et épais comme un cure-dent, le visage ridé et inexpressif. Je le pris pour un employé des pompes funèbres. Je n'étais pas tombé bien loin. En réalité, c'était le notaire de mon père. Il était venu me remettre les clés de son appartement, ainsi qu'une procuration bancaire accompagnée d'une clé de coffre. Tout cela était bien dans la logique des choses, et pourtant je m'étais préparé à rentrer chez moi sans me soucier de ces démarches. Sans doute parce que mon père était l'homme le moins matérialiste qui soit, et que j'avais imaginé qu'il ne laisserait rien derrière lui, aussi étrange que cela paraisse. C'était stupide de ma part, car dans cette société de consommation chacun laisse quelque chose en partant. Même un type aussi désintéressé que mon père devait avoir ses propres bijoux...

Je n'avais pas prévu de prolonger mon séjour, mais le notaire ne me laissait pas le choix : l'appartement de mon père devait impérativement être vidé avant la fin de la semaine. À contrecœur, je pris mes dispositions pour rester. Mon travail ne posait pas de problème, j'étais romancier. Je trimbalais avec moi un ordinateur portable où je n'avais pas écrit la moindre ligne depuis six mois. Après avoir échangé quelques mots au téléphone avec Angie, je me mis finalement en route pour l'appartement de mon père, désirant régler au plus vite ces histoires de succession. J'étais loin de m'attendre aux événements qui suivirent...

Malgré l'adresse précise donnée par le notaire, j'eus toutes les peines du monde à me repérer dans le centre-ville de Seattle. Bien qu'elle se situe entre un bras de Pacifique et le lac Washington, on la surnomme la Cité d'émeraude, à cause des forêts qui l'entourent. Sans oublier le mont Rainier, un volcan culminant à plus de 4000 mètres, omniprésent dans le paysage. Je n'y avais jamais mis les pieds auparavant, mais je me souvenais de quelques anecdotes racontées par mon père sur la ville de sa jeunesse. Comme de nombreux Américains, j'avais entendu dire qu'il y pleuvait beaucoup, mon père prétendait le contraire, mais j'avoue que le ciel chargé de nuages au-dessus de ma tête ne laissait rien présager de bon. Seattle était aussi connue pour ses usines Boeing, son brassage ethnique et sa tolé-

rance, ses poètes de renommée internationale, des artistes comme Quincy Jones, ou Kurt Cobain et son groupe Nirvana. D'ailleurs, on considère cette ville comme le berceau du mouvement *grunge*. Seattle était surtout connue pour avoir vu naître Bill Gates... et le plus grand guitariste de blues rock qu'on n'ait jamais vu : James Marshall Hendrix, plus connu sous le nom de Jimi Hendrix. Ses origines afro-américaines et cherokees conjuguées à sa virtuosité avant-gardiste faisaient d'Hendrix la représentation parfaite de l'histoire de Seattle. Il était aussi la grande passion de mon père, une passion dévorante qui était née de sa rencontre avec le Maître gaucher, et qui ne l'avait jamais lâché depuis. Mon père disait avoir trouvé en Jimi Hendrix son *alter ego*. Je dois dire que j'ai toujours trouvé mon père excessif, et sa passion pour le génie de la six cordes quelque peu démesurée, même si j'admets qu'il y a de troublantes et nombreuses similitudes. Tout d'abord, ils sont nés tous les deux le 27 novembre 1942 à Seattle, et y ont passé leur jeunesse. Baptisés « John » par leurs mères, ils ont été finalement tous les deux renommés « James » par leurs pères. L'un comme l'autre ne se sont jamais vraiment remis de la perte de leurs mères à l'adolescence. Et par-dessus tout, les deux Jimmy avaient la même passion pour le blues, un goût prononcé pour l'expérimentation musicale, et à travers cette musique une seule obsession : atteindre l'inaccessible, trouver Dieu, ou au moins les étoiles...

Tout cela nécessitait bien sûr un mode de vie très particulier, peu compatible avec la vie de famille. J'avais 6 ans quand ma mère est partie pour le Canada et je ne voyais mon père que deux jours par semaine. Le problème c'est que même physiquement présent, il semblait ailleurs – « dans la strate musicale », comme il disait. Il n'était jamais là non plus pour mes matchs de basket ni pour les réunions de parents d'élèves à l'école. Même le jour de la remise des diplômes il m'avait planté pour un « bœuf immanquable » à Kansas City avec Fat Slim quelque chose... À 21 ans, j'avais passé le plus clair de mon adolescence à vivre seul à Brooklyn, me concentrant sur mes études pour éviter de mal tourner dans ces quartiers chauds de New York. Je voyais bien que mon père accumulait les petits concerts et les petits cachets pour assurer notre survie, tout en ne cessant de regretter Seattle et son public. Là-bas, il était le grand Machine Gun ; à New York il n'était qu'un bon guitariste parmi tant d'autres, sans la moindre notoriété. Mon père disait que « les voies de la musique sont impénétrables ». Je l'ai bien incité de nombreuses fois à revenir à Seattle, mais il prétendait ne pas vouloir chambouler ma vie. Au bout du compte, j'ai fini par penser qu'il se complaisait dans l'échec, que cela nourrissait sa musique d'un blues authentique, et qu'il n'avait donc aucune intention de s'en sortir. Il buvait beaucoup, au point qu'il m'arrivait parfois de devoir le mettre au lit quand il ne tenait plus debout. Ses amitiés étaient parfois douteuses, ses relations

amoureuses aussi, et j'étais souvent contraint d'aller dormir chez des amis. Mon père ne roulait pas sur l'or, pourtant l'argent n'était pas un problème pour moi. La plupart de mes amis étaient d'origine modeste, ils avaient la chance d'avoir une vraie vie de famille et des parents responsables et équilibrés qui veillaient sur eux. Cette sécurité me manquait et j'en ai terriblement voulu à mon père pour ça. Alors, à 21 ans, je suis parti au Canada rejoindre ma mère et y poursuivre mes études. Je disais vouloir fuir la misère, mais au fond de moi je savais bien que c'était mon père que je fuyais, lui et sa vie décousue. Je ne pouvais plus supporter cette situation. J'étais le fils raisonnable et lui le père inconscient, cette inversion des rôles était en train de me rendre dingue. J'avais besoin d'équilibre. J'étais las de ces expériences musicales dont il me rebattait les oreilles, las de le voir consommer de l'alcool et des drogues avec aussi peu de modération. Mon aversion pour son univers était telle que j'avais même fini par prendre Jimi Hendrix en horreur. J'étais devenu hostile aux deux hommes que j'admirais le plus étant enfant ! Voilà pourquoi j'étais parti.

Pour en revenir aux similitudes, il faut savoir que Jimi Hendrix et mon père sont décédés tous les deux officiellement d'un arrêt du cœur, et ce à trente ans d'intervalle. Rien de singulier, au fond on finit tous par mourir d'un arrêt du cœur. En revanche, à ma liste de points communs, il me faut désormais ajouter une date. Celle de leur mort, le 18 septembre.

CHAPITRE 2

Après avoir tourné dans le centre, je finis par échouer du côté de Green Lake au nord de la ville. Cela n'avait rien d'étonnant, car j'avais hérité du déplorable sens de l'orientation de mon père. Il disait à ce propos que « les artistes en quête de découvertes avaient besoin de se perdre pour trouver quelque chose ». Et par le plus curieux des hasards, je m'étais perdu dans son quartier. En effet, James Henry Gun était né et avait grandi à Green Lake. Je n'avais malheureusement pas le temps de m'y arrêter. Par chance, un policier courtois m'indiqua le chemin à suivre. Je parvins enfin sur la 31^e Avenue, là où se trouvait l'appartement, non loin du quartier de Leschi. Encore une fois, ce nom me ramenait à Jimi Hendrix. En effet, il avait écumé et animé les bars et clubs de ce quartier au tout début des années soixante. Au point que certains musiciens de Leschi prétendaient qu'on pouvait encore y sen-

tir la présence du divin guitariste. J'étais persuadé que mon père n'avait pas atterri dans ce quartier par hasard.

Je me trouvais devant le numéro 1317. L'immeuble, l'un des plus anciens du quartier, était un vieil hôtel à l'allure sinistre dont l'enseigne pendouillait au-dessus de ma tête. Il se nommait le Blackstar. La rue, très animée, était jalonnée de commerces et de boutiques en tous genres. Je m'engageai dans l'allée, poussant la lourde porte en bois du rez-de-chaussée, et entrai dans le hall. Le bureau d'accueil de l'hôtel était encore là. Une femme noire d'un certain âge était accoudée au comptoir. Elle regarda dans ma direction tentant de distinguer mon visage dans la pénombre.

– Qui est là ? demanda-t-elle d'une voix ferme.

– *Hello, m'am...* dis-je en m'approchant.

– Vous n'habitez pas l'immeuble ! Qu'est-ce que vous...

Elle s'arrêta soudainement en scrutant mon visage. Et je vis la lumière se faire dans ses yeux. Ma ressemblance avec mon père était indéniable. Malgré tout, je crus bon d'ajouter :

– Je m'appelle John Gun, je suis le fils de...

– Jimmy Gun, bien sûr. Quelle ressemblance...

Oh ! Excusez-moi, j'étais au courant de votre venue. Toutes mes condoléances.

– Merci.

– C'est terrible...

– Oui... Je vais rejoindre mon... enfin son appartement. À plus tard peut-être...

– Ah ? Vous restez ?

– Euh... oui. Une nuit ou deux. Vous connaissez un hôtel dans le coin ?

– Un hôtel ? Ah... je vois. Ouais, y en a un au bout de la rue. Un bien chic et bien cher ! dit-elle en se retournant.

Elle avait dû me prendre pour un snob, mais je ne la connaissais pas assez pour lui expliquer les raisons qui m'empêchaient de dormir chez mon père.

– Eh bien, c'est-à-dire que vous ne louez plus de chambre je crois, alors...

– On m'a sucré ma licence l'an dernier ! Je tenais cet hôtel depuis trente ans, vous vous rendez compte ?

– Oui... enfin, j'imagine... Et au fait, mon père ? Il occupait l'appartement depuis quand ?

– Votre père ? Laissez-moi voir dans mon registre...

Visiblement tout était encore en place. La pauvre femme n'avait semble-t-il pas fait le deuil de son activité.

– Oh, je sais ce que vous pensez ! « Cette vieille folle, elle se croit toujours gérante du Blackstar ! » Vous faites erreur. J'aime bien être là, c'est vrai, mais c'est aussi parce que je suis gardienne de l'immeuble. Alors quand j'ai fini le ménage, je viens ici m'occuper de mes papiers. Je suis plus tranquille. À la maison, mon mari avec sa télé, son base-ball et son football, il m'étourdit ! Bon, sinon, pour répondre à votre question... Ah voilà, c'est là ! Jimmy Gun... septembre 1991.

Septembre 1991 ! Je n'arrivais pas à y croire. J'avais quitté notre appartement à New York deux semaines plus tôt. Était-ce mon départ qui l'avait poussé à quitter Seattle si précipitamment ?

– *Misses...*

– Jackson, Bessie Jackson ! Mais appelez-moi Tina !

– Tina ?

– Oui, Tina. Comme Tina Turner ! Tout l'quartier disait que je lui ressemblais quand j'étais jeune ! C'est vrai, j'ai des photos si vous voulez...

– Non, non, je vous crois sur parole... Tina. Je voulais savoir, vous connaissiez bien mon père ?

– Et comment ! On s'est connus quand j'avais 15 ou 16 ans. Ils venaient toujours jouer dans l'quartier avec leurs guitares, lui et l'autre Jimi, le Noir. Vous savez, Hendrix, la star locale !

– Quoi ? Attendez ! Vous dites que mon père et Jimi Hendrix se connaissaient déjà en... en quelle année, exactement ?

– 1957, 58 peut-être. Oui, ils étaient inséparables les deux Jimmy. Toujours une guitare à la main ! C'était pas des acharnés du boulot ces deux-là ! Pas des fainéants, mais, ben... c'étaient des rêveurs, quoi. La musique, ça y allait ! D'ailleurs, Jimmy était le moins bizarre des deux...

– Hendrix ?

– Non, vot' père ! Jimi avait l'air constamment ailleurs. Il vous regardait et il était à la fois là et pas là, vous voyez ?

– Ouais, ça c'est mon père tout craché !

– Mais nan, j'vous parle de l'autre, le Noir !

– Ah... d'accord.

– Enfin ! Je les aimais bien tous les deux. À l'époque, je faisais le ménage dans les restaurants sur la 31^e pour aider mes parents. Ces deux lous-tics venaient me voir chaque jour. Juste le temps de me jouer mon air favori : « Blue Moon ». Vous connaissez ? *Blue Moon, you saw me standing alone, without a dream in my heart, without a love of my own...*

– ... *Blue moon, you knew just what I was there for, you heard me saying a prayer for, someone I really could care for.* C'est aussi un de mes airs favoris !

– Ha, ha ! Vous connaissez « Blue Moon » ? La jeunesse n'est pas perdue, alors ! dit-elle en riant.

Soudain Tina était aux anges. Cette chanson semblait avoir allumé un feu ardent dans ses yeux fatigués.

– Mais, dites-moi, Tina. Vous disiez que mon père vous avait ensuite loué une chambre d'hôtel. Vous voulez dire... pendant neuf ans ?

– Voilà c'est ça ! De 1991 à sa mort... Pauvre homme. Mais, vous savez, je lui faisais un bon prix. Enfin, on s'arrangeait, quoi ! Ah non, hein ! C'est pas c'que vous pensez !

– Mais je ne pense rien...

– Dans ses périodes de vaches maigres, il me donnait un p'tit coup d'main pour faire les chambres. Ça complétait le loyer. Et quand ça marchait pour lui, y me ramenait toujours des roses. Des roses

jaunes, mes préférées. Je l'aimais bien vot' père. C'était un chic type, Machine Gun ! Tout le monde l'aimait bien dans l'quartier.

Tout le monde aimait Machine Gun, c'était aussi vrai à Seattle qu'à Brooklyn. Mon père était ce type sympa, souriant, toujours prêt à dépanner un ami dans le besoin, parfois même au détriment de sa propre famille – et c'était bien là le problème. Quand il n'avait plus que dix dollars en poche pour finir le mois, il en donnait cinq à un clochard, et moi le soir, je dînais avec des chips et de l'eau. Machine Gun était un type bien, mais c'était aussi un père irresponsable.

– Ça va mon p'tit ? Z'êtes tout rouge !

– *I'm allright !*, c'est juste la fatigue du voyage.

– Et la cérémonie, aussi. Ça remue, hein, ces trucs-là ! J'aurais bien aimé y aller, mais mon mari avait besoin d'la voiture, et moi avec mon arthrite...

– Je comprends. Madame euh... Tina. Je crois que je vais aller me reposer...

– Allez-y, allez-y, mister Gun.

– Appelez-moi Johnny.

– OK, Johnny Boy.

CHAPITRE 3

En ouvrant la porte de l'appartement de mon père, je m'attendais à trouver un décor familial. À savoir, un bordel sans nom. Canettes de bières, bouteilles vides, emballages et autres détritrus, papiers et partitions recouvrant le sol, et des cendriers pleins à ras bord laissant planer une odeur de mégot froid dans la pièce. C'est dans ce décor que j'avais vécu ma jeunesse. Mais à ma grande surprise, l'endroit était propre et rangé. C'était un petit studio, salon et kitchenette, donnant sur la 31^e Avenue, assez lumineux et qui semblait prêt à louer. J'étais stupéfait. L'appartement avait été nettoyé et rangé avec soin. Le lit était fait, et excepté la guitare qui trônait au milieu du salon et les disques empilés près de la platine, je ne voyais aucune trace du passage de mon père. Peut-être que Tina, ou certains de ses amis étaient venus rendre un dernier service à Machine Gun... À moins que

© 2018 Éditions AO-André Odemard SARL

20, cours André Philip

69100 VILLEURBANNE

Composé par Jean-Luc Tafforeau

Dépôt légal quatrième trimestre 2018

n° éditeur : MU02 - 1018

www.ao-editions.com

Imprimé en Pologne par Bookpress.eu

Ul. Lubelska 37C 10-408 OLSZTYN